



Un texte est toujours le souvenir d'une bouche qui
reste dans l'impossibilité de dire ce qu'elle a vu...
Le texte veut redevenir toujours la langue que
symboliquement il a été. Mais le texte ne sera
jamais cette langue...

Et lire un poème, c'est ne jamais oublier qu'une langue a
été coupée dans une bouche...



La main et le couteau, Serge Pey, © éditions Paroles d'aube, 1997.

Qu'on se le dise, la poésie et le théâtre contemporains sont des fenêtres ouvertes sur le monde ! Ils questionnent la vie et tout ce qui l'accompagne : l'amour, la mort, les relations humaines... La poésie et le théâtre savent prendre à bras le corps n'importe quel sujet, tant qu'il touche au vivant. Et nous sommes tous vivants, non ?

Ce qui peut surprendre à la lecture de ces œuvres, c'est la langue des auteurs : intense, libérée, non formatée. Si ces textes d'aujourd'hui sont une véritable école de la vie, aucune analyse n'est nécessaire pour les lire. Il suffit de se laisser porter par leurs univers, et la sensibilité fait le reste. N'hésitez pas à les dire à haute voix, les murmurer, les caresser, les crier et les malmener pour qu'ils prennent vie et corps devant vous !

Parce que les écritures contemporaines se partagent, des bibliothécaires ont choisi de mettre en valeur dix dramaturges et dix poètes de langue française qui révèlent une langue et un monde singuliers. Chaque titre présenté dans cette sélection est accompagné d'extraits, petits encas à déguster. Les plus gourmands pourront se jeter sur les livres proposés !

Pour ceux qui préfèrent discuter autour des textes et avec des écrivains, il existe la manifestation « A Voix Vives », qui a pour principe d'organiser en Seine-et-Marne des lectures accompagnées de musique, et de s'achever sur la rencontre avec un auteur.

Et maintenant, à vous de jouer, si jouer c'est aussi trouver, donner, creuser le sens de chaque vie !

Nuage étranger

Azadée Nichapour, © Dumerchez, collection Double Hache, 2004.

« Le jeune homme était assis
Visage beau comme un flambeau

Il parlait toutes les langues
Y compris le silence

J'ai lu loin dans ses cernes
Et j'ai éteint la lampe

Au matin dans la rue
Je fus prise d'épouvante
Quand il s'éloigna de moi

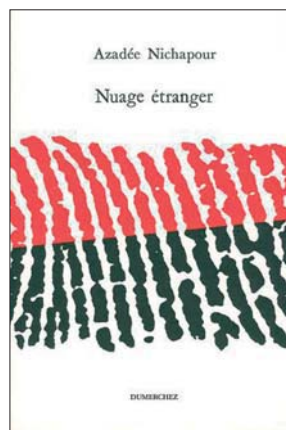
Traînant sa jambe de bois »

« La beauté souvent vous vient
comme la poésie

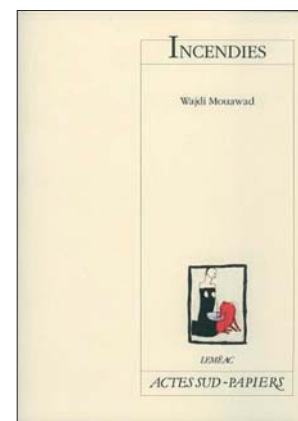
Et vous crée
de tous les regards
qui vous rendent grâce

Un instant vous êtes Tout
mais vous n'y êtes pour rien »

« Du ventre de la mère
au ventre de la terre
vivre c'est être
ENTRE
La frontière seul territoire »



Gare aux cumulus qui planent tranquillement, rien n'échappe à Azadée Nichapour : les moments qu'on croit vides, **l'attente**, le vertige des **regards muets**, les chevelures emmêlées et la poussière des chevaux. Derrière la loupe de cette **écriture simple et limpide**, la vie nous apparaît dans toute sa **beauté**. Pas besoin d'en dire plus, qui lira verra !



En voilà un drôle de testament : retrouver un père qu'on croit mort depuis des années, et un frère dont on ignore l'existence. Au programme : découverte de la vie d'une mère cachottière et **révélations** dont on ne voulait pas, mais tant pis. Histoires d'**amour**, d'amitiés, de **guerre**, de famille, **atmosphères**, silences, odeurs. Le monde de Mouawad parle autant à l'âme qu'aux sens. Un texte bouleversant pour remonter aux **origines**. Pas de jaloux : tout le monde l'aura, son incendie personnel !

Incendies

Wajdi Mouawad © Actes Sud - Papiers, 2003 .

Puisque l'extrait n'est pas diffusable en ligne, à vous de le retrouver dans le livre en page 34-35 !

Croquis de métro

David Dumortier, © Le Temps des cerises, 2005.

« Pour ceux qui ont beaucoup de transport par jour
Il faudrait des métros couchettes. »

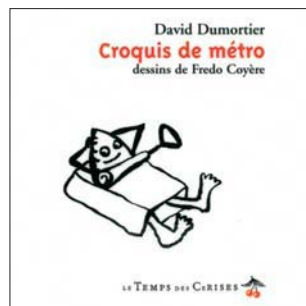
« Le métro est sale
Mais il pourrait l'être encore plus
Si chacun faisait un effort. »

« Quand deux personnes se collent au tourniquet
C'est le premier qui a le ticket. »

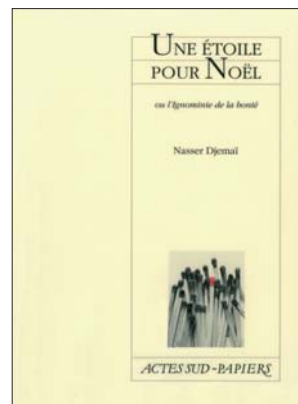
« Si les lunettes du guichetier sont sans trace
Si la vitre du guichet est propre
Et si les lunettes de la cliente sont sans buée
Les deux personnes peuvent briser la glace
En un regard. »

« Une femme profite de l'effet miroir des vitres
pour remettre sa mèche en place :
le monde est un peu plus en ordre après ce geste. »

« En période d'attentats
On protège d'abord les poubelles. »



Métro, boulot, dodo... Presque. Quelques **phrases éparées**, de simples **dessins** en noir et blanc, et voilà que le métro se transforme devant nos yeux. Lui aussi est un **sujet de poésie** comme un autre. Alors, la prochaine fois que vous prendrez le métro, ce sera à vous de composer votre propre croquis !



Une étoile pour Noël, c'est le cadeau empoisonné que la société fait à Nabil : pour **réussir**, il faut perdre son accent, changer de prénom, **glousser au théâtre** et passer ses dimanches dans les musées. Les conseils de tous ces bien-pensants partent d'un bon sentiment, mais comment faire pour concilier sa **vie rêvée** et ses **origines réelles** ? Heureusement que la question est posée dans une langue très **savoureuse** qui nous fait rire jaune...

Une Étoile pour Noël ou l'ignominie de la bonté

Nasser Djemaï © Actes Sud - Papiers, 2006
Prix Sony Labou Tansi des lycéens 2007.

Puisque l'extrait n'est pas diffusable
en ligne, à vous de le retrouver dans
le livre en page 30-31 !

L'Idiot du Vieil-Age, excentries

Jean-Pierre Verheggen,
© Gallimard, collection L'Arbalète, 2006.

Les Grands Rois de France

Louis Zéro Zéro sept, l'agent double ;
Louis Zéro Huit, l'Ardennais ;
Louis Zéro Neuf, l'Ariégeois ;
Louis Zéro Sur Dix, le cancre ;
Louis Treize, le Boucher du Rhône ;
Louis Quatorze-Dix-Huit, le poilu ;
Louis Quinze, le Samu ;
Louis Vingt-Deux, l'agent de quartier ;
Louis Trente et Un, le tiré à quatre épingles ;
Louis Trente-Trois, le toubib ;
Louis Trente-Six Quinze, le tapé ;
Louis Trente-Sept Deux, le fiévreux ;
Louis Quarante-Quarante-Cinq, le prisonnier de guerre ;
Louis Quarante-Trois Fillettes, le mal chaussé ;
Louis Cinquante-Cinquante, le fifty-fifty ;
Louis Cinquante et Un, le pastis ;
Louis Soixante-Quinze, le parisien ;
Louis Cent Balles, le fauché ;
Louis Cent Un, le Dalmatien ;
Louis Cent Six, le Peugeot ;
ainsi que Louis Deux Cent Six ; Louis Trois Cent Sept ; Louis Quatre Cent Six, etc. jusqu'à Louis Huit Cent Six, le Voyageur... de la même Famille des Peugeot qui, comme chacun sait, succédèrent aux Bourbons, aux Citroën et aux Valois !

Si vous avez aimé, vous aimerez :

Du même auteur chez le même éditeur, Nouvelles zuteries, Jean-Pierre Verheggen. © éditions Gallimard, collection L'Arbalète, 2004.



Tout ce que vous avez toujours voulu lire en poésie sans jamais pouvoir le trouver est dans ce livre. Usant de **calembours** destructeurs, de **lapsus** volontaires et d'un humour décapant et **provocateur**, Verheggen déclare une véritable **guerre aux clichés**. Pas de jaloux, tout le monde y aura droit ! Chauffez-vous les mâchoires, cette poésie s'articule à grands renforts de grimaces.



Ca fait bien longtemps que l'auteur de cette pièce a perdu ses repères, et c'est très plaisant ! La petite famille qu'il met sur scène (un père, une mère, et un enfant) semble à première vue normale. Puis arrivent les fleurs, une chaise, une table, et tout ce beau monde cherche la bonne combinaison des pièces du **puzzle**. Les jeux de lumière et de langue rendent le théâtre plus **vivant** que jamais, et plus **délirant** aussi, parce que c'est bien ce que nous en attendons après tout.

Bouge plus !

Philippe Dorin,
© Les Solitaires Intempestifs, 2006.

La mère – Est-ce que je pourrais l'avoir ?
Le père – Quoi ?
La mère – La chaise ?
Le père – T'as déjà l'enfant !
La mère – Et alors ? Tu peux l'avoir aussi, l'enfant.
Le père – Impossible !
La mère – Et pourquoi ?
Le père – J'ai les fleurs.
La mère – Qu'est-ce que ça empêche ?
Le père – Réfléchis un peu ! Si je prends l'enfant, je vais être obligé de lâcher les fleurs.
La mère – Et alors ?
Le père – Et alors, tu vas en profiter pour me les piquer.
La mère – Je les ai pas eues beaucoup, les fleurs, avoue !
Le père – T'as qu'à prendre la table ! Elle est libre, la table.
La mère – La table, personne n'en veut !
Le père – Il faudra bien que quelqu'un l'ait !
La mère – Qu'est-ce que tu veux que j'en fasse, moi, de la table ?
Le père – Tu pourrais poser des choses dessus.
La mère – Quelles choses ? Y a quoi d'autre ?
Le père – L'enfant, par exemple !

Pas revoir

Valérie Rouzeau, © éditions le dé bleu, 2003.

« Le temps toqué coucou juré à la casse
où poisse le cambouis.
Toute seule un sale moment tes mar-
teaux mon père manquent
Tes bon dieu de marteaux frappés,
coup double grâce de l'écho cogné et
merde parfois sur les doigts. »

« Toi mourant man au téléphone pernoctera
pas voir papa.
Le train foncé sous la pluie dure pas mourir
mon père oh steu plaît tends-moi me dépêche
d'arriver.

Pas mouranrir désespérer père infinir lever
courir –

Main montre l'heure sommes à Vierzon dehors
ça tombe des grêlons.

Nous nous loupons ça je l'ignore passant
Vierzon que tu es mort en cet horaire.

Pas mourir steu plaît infinir jusqu'au couloir
blanc d'infirmières.

Jusqu'à ton lit comme la loco poursuit vite
vers Lyon la Part-Dieu.

Jusqu'à ton front c'est terminé tout le monde
dans la petite chambre rien oublier. »



Quand nos parents meurent et qu'on est poète, on a besoin d'écrire pour collecter les **souvenirs** qui écorchent, pour faire son **deuil** par les mots. Car c'est la seule manière de faire **revivre** ce père une dernière fois, de remonter le fil de sa vie et de sa maladie, et lui dire enfin adieu. La langue de Valérie Rouzeau, heurtée et inventive, scande **l'absence** et la **douleur** à travers les petits riens qui finissent par former les méandres d'une vie.



Face de cuillère, c'est le surnom d'une petite fille **autiste** qui ne comprend pas tout au monde qui l'entoure, mais en saisit pourtant **l'essentiel**. En gros : elle n'est pas « normale », elle est **malade** et va mourir. Ce programme peut paraître déprimant, mais c'est sans compter avec la **langue sans fioritures** de *Face de Cuillère*, qui transforme ce dernier voyage en aventure pleine de **légèreté** et d'**espoir**.

Face de cuillère

Lee Hall - Traduction de Fabrice Melquiot
© L'Arche Editeur, Paris 2004.

je n'avais pas envie d'entrer dans le tube mais ils ont dit qu'il fallait bien vu que j'étais si maigre – et dans le tube ils verraient pourquoi tout ça – alors j'ai été dans le tube et Maman regardait quand je suis rentrée dedans et j'ai fait un signe bye bye – et tous les ordinateurs se sont allumés tu vois le truc – et ils se sont mis à sonner et trembler et il y a eu des rayons ou quelque chose – et j'étais là comme dans un vaisseau spatial mais j'ai été nulle part sauf à l'hôpital même si ça a duré des siècles – et j'ai attendu et tous les ordinateurs voyaient des tas de nombres et toutes les informations allaient partout et tout ça – et puis c'était le moment de sortir de là et quand je suis sortie Maman attendait avec le docteur et ils ont fait coucou et j'ai pu sortir – le docteur a dit qu'il devait vérifier les interrupteurs et qu'il valait mieux attendre dans une autre pièce où Maman pourrait pleurer et moi jouer aux Legos – quand j'ai été dans l'autre pièce j'ai eu un verre de soda et Maman a dit que c'était pas prévu qu'on aille direct à l'hôpital et qu'on me mette dans un tube – alors le docteur est revenu et il a dit qu'il avait la réponse des machines et la réponse c'était – c'est que j'allais mourir.